

rg Sainte-Foye et le monument  
ubourg Maizeret,  
s mains riches avaient décoré  
n, et les statues de Brébeuf, de  
de Marquette, de De Noue,  
alm, d'Herbert, que l'on a eu  
à placer à côté de celle du

lignes de la fête du vingt-  
cent quatre-vingt.

Jardinel.

AL POUR LA FÊTE DES  
FRANÇAIS.

TRAITS.)

sur notre tête  
pourpre et d'azur !  
d'un feu plus pur !  
ce jour, revête  
e et sa beauté !  
s mollement coule  
ré velouté !  
ins gémeant roncote !  
se à ces concerts  
demande place  
es peuples qu'embrasse  
t de l'Univers !

re vois infinie,  
je tiens en tout lieu !  
re sainte harmonie,  
chantes devant Dieu !

te immortelle  
esse nouvelle  
r se révèle,  
sol natal,  
se romme  
est sublime,  
sional ?  
re douce et pure,  
la nature,  
de se jure  
union,  
s'affirme,  
cur confirme  
ô nation !

des chants de gloire !  
ur rejoignez !  
l'aimait la victoire  
er la loi,  
ancien puissance !  
ans la puissance  
le nations ;  
front sublime,  
a main du crime  
s millions !

du traître  
est un troupeau !  
e ton maître  
et du boucraie !  
ranie  
Dignominie  
leau de roi !  
e ton pied foule  
longtemps, coule  
de la foi !

u dégénères,  
tant vanté ?  
ulcères, tes pères  
chète ?  
bes la tête  
x que l'appête  
ltre étranger ?  
'années pas même  
arhème,  
ur le venger ?

l'âme et le vèbre !  
s bienfaits les plus doux !  
evienda notre terre,  
oit être un ciel pour nous !

ages,  
es nuages,  
ux,  
mystères,  
ies,  
ux,  
tempêtes,  
ir qui jettes  
veaux,  
ne  
ouronne,

Brillants chœurs des oiseaux !...  
O patrie adorée,  
Est-il une contrée  
Aussi belle que toi ?  
Aux jours sombres d'orage  
Ta païses le courage  
Dans l'amour et la foi !  
Ta n'es pas affaiblie  
Par un lâche repos !  
O terre des héros,  
Ta n'es pas avilie !  
Non, j'en appelle à vous,  
Aux pieux sanctuaires  
Où je prie à genoux,  
Non, j'en appelle à vous,  
O candides de mes pères !

Sortez de votre tombe, ô mines, les aïeux,  
Un peuple entier est dans l'attente !  
Mânes, pour le juger, paraissez en ces lieux !  
Dites si d'une âme contente  
Il ne s'élançait pas au milieu du danger,  
Si son front porte quelque honte,  
S'il s'est laissé flétrir par un maître étranger !  
Commaît-il un bras qui le dompte  
Ce peuple de héros que vous avez formé ?  
Sa foi s'est-elle donc éteinte ?  
Le temple qu'il vénère est-il jamais fermé ?  
Et quand s'est-il courbé par crainte  
Devant l'iniquité qui violait ses droits ?  
A-t-il l'air d'un peuple qui tombe ?  
Pour le dire aux pervers qui méprisent ses loix,  
Mânes, sortez de votre tombe !...  
Anges gardiens de mon jeune pays,  
Ouvrez ! ouvrez votre aigle d'opale !  
Mon humble chant n'a pas été profane ;  
Faites à Dieu les hymnes que j'ai dits.



L'IMPRIMERIE.

C'est sur l'autel de la patrie  
Que les peuples reconnaissants,  
L'honneur de l'imprimerie,  
Devraient prodigier leur encens.

LA plus merveilleuse des découvertes est,  
sans contredit, celle de l'imprimerie.  
Quel levier et quelle puissance ! Quel agent  
de propagande au sein de tous les peuples  
civilisés de la terre, pour le mal comme pour  
le bien !

Il n'est pas un art qui puisse se faire appré-  
cier avec avantage : sans le secours de l'im-  
primerie. Le génie le plus élevé resterait dans  
l'ombre s'il n'avait à son aide les ailes de la  
Presse pour répandre, d'un bout du monde à  
l'autre, la renommée de ses œuvres.

Aujourd'hui par l'imprimerie, l'électricité et  
le vapeur, le genre humain ne forme plus  
qu'une seule famille (souvent divisée entre elle,  
c'est vrai), dont les membres peuvent, à toute  
heure, se mettre au courant de ce qui se passe  
dans le monde entier.

Reste à savoir maintenant si les peuples,  
depuis la découverte de l'imprimerie, ont été  
plus heureux que ceux d'autrefois. Nous ne le  
croignons pas : car il est généralement admis  
que plus un peuple possède les secrets de la  
science humaine, plus aussi il reconnaît le vide  
des grandes choses terrestres, et plus aussi il est  
exposé à se trouver malheureux, à moins qu'il  
n'élève sa pensée vers des régions pour les-  
quelles il a été créé.

J. N. Duchuch

VIVE LA CANADIENNE.

BRUNE, avec un teint de pêche, ou blonde,  
avec des yeux qui font penser au firmament,  
toujours alerte et sans façon, simple dans  
sa mise, causeuse en diable, elle est gentille à  
voir, la Canadienne, sous son joli chapeau et  
sa robe de soie. Toujours de belle humeur et  
peint comète, vous la rencontrez sur la route,  
légère et vive, semblable à l'hirondelle effleu-  
rant les prés verts.

Mais c'est surtout chez elle, qu'il faut voir  
la Canadienne.

Ménagère modeste, c'est une reine en son  
domaine. Fraîche sous son petit bonnet, ses  
longs cheveux enroulés comme un câble, elle  
veille, dès l'aube, aux mille soins du ménage.  
Grâce à la magie de ses mains travailleuses,  
les meubles se transforment et luttent de clarté  
avec la glace de son miroir. La chanson de  
l'oiseau dans les branches, n'a pas pour elle de  
notes plus jolies, que le murmure du pot au feu ;  
car elle sait bien que chaque plat, cuit à point,  
sera payé par un baiser de celui que l'on  
nomme avec respect le père de famille. Et si,  
parfois, pour voir passer les gens, elle écarte,  
la curieuse, les branches du rosier qui masquent  
la fenêtre, je parierais, moi, que plus d'un, dans  
la rue, se demande, tout bas, si la Canadienne  
n'est pas la plus belle fleur de ce joli rosier !

La Canadienne est aussi bonne mère de  
famille.

Dès le matin, pendant que sommeille l'époux,  
elle procède à la toilette de ses jolis marmots,  
lèves avant l'aurore, et gazouillant de concert,  
avec l'oiseau qui voltige, là haut, dans sa cage  
dorée.

Après un bon quart d'heure de ce gracieux  
travail, ils s'envelopent de ses mains, tout blanches,  
tout mignons, avec leurs joues roses, leurs  
mains potelées, leurs tresses blondes ou brunes,  
frais comme des cygnes sortant d'une fontaine.  
Et ils iront, dans la salle, monter leur cheval  
de bois, l'apostropher d'un air mutin, bâtir en  
pyramide de grands châteaux de cartes, se  
disputer leurs jouets dans mille querelles éphé-  
mères, abandonner un jeu pour en choisir un  
autre, péndre sur les vitres des bonshommes  
ventrus, se quereller encore à propos de ces riens  
qui font sourire les hommes, jusqu'au moment  
où la voix grave de la mère les convie à la  
prière du matin. Comme ils sont splendides  
à voir tous ces beaux petits anges, s'agenouil-  
lant en groupe, avec leur foi robuste, en même  
temps que naïve. Les vérités primordiales du  
Christianisme tombent alors, goutte à goutte,  
comme l'oncle d'un second baptême, des lèvres  
de la mère sur le cœur de l'enfant. Catholique  
avant tout, la mère Canadienne croit à Jésus  
crucifié ; et, si, au grand jour d'où l'on ne  
revient pas, elle légne à son pays de bons et  
honorables citoyens, grandis à l'ombre de ses  
douces croyances, plus serene et plus calme,  
elle attendra l'aurore sans couchant du dernier  
réveil.

La Canadienne ne prodigue pas ainsi, sans  
mesure, les trésors d'une folle gaieté et de sa  
docte sagesse ; économe prudente, elle fait ses  
réserves pour les occasions plus rares.

A la ville, quand vient l'époque où les cer-  
cles de haut ton s'efforcent d'oublier les lon-  
gues veillées d'hiver, dans des fêtes intimes, on  
y voit briller plus d'une jolie femme ; et par-  
mi elles, tout d'abord, vous remarquez la Cana-  
dienne. Chacun admire son bon goût et rend

hommage à son esprit, car elle enseigne, avec  
tact, que la française du Canada réchauffe  
encore à ses trépiéds l'ardeur juvénile et cette  
verve intarissable qui distinguait naguère  
Madame de Sévigné.

Si, pour connaître encore mieux la Cana-  
dienne, vous allez, par un beau soir d'été, au  
sein de nos vertes campagnes, le type original,  
empruntant quelque chose aux mystères de la  
grande nature, y gagnent des teintes plus vives  
et caractéristiques.

Voyez plutôt.

Le soleil, à l'horizon, descend dans des flots  
de pourpre et d'or. Le village, surplombant  
notre beau fleuve, à l'air, avec ses maisons  
blanches, ses allées resplendissantes sous les  
arbres, de se regarder dans l'eau. La lame  
sur la rive, l'Angelus qui sonne dans le clocher  
d'argent, le chant mélancolique du pâtre, rame-  
nant vers l'étable ses troupeaux tapageurs, tous  
ces bruits de l'espace, s'accordent délicieuse-  
ment avec la rumeur vague, indécise, qui flotte  
vers le soir sur les monts et les vallées. Et  
voilà qu'au milieu d'un imposant spectacle, ap-  
paraît un essaim de paysannes, psalmodiant un  
cantique. Leurs têtes, ceintes d'un modeste  
foulard, délicatement nouées sous de jolis men-  
tons, inclinent doucement vers le sol, pendant  
que sur leurs corsets s'épanouit la blanche mar-  
guerite. A les voir passer ainsi, on dirait les  
vierges de l'Evangile, allant au devant de  
l'époux. Au pied de la croix noire qui borde  
le chemin, elles prieront la Madone, afin qu'elle  
bénisse les moissons, donne la force au faible,  
l'amour au fort, l'espoir au paysan, des jours  
chastes à ses filles. Cet hommage déposé sur  
l'autel rustique, mais sublime, de la route, elles  
retourneront, par groupes, sous le chaume hospi-  
talière ; et la prière en famille, couronnera  
cette journée faite de travail, de gais propos et  
de douces aspirations.

Demandez à l'homme qui passe, quelles sont  
ces femmes, et l'écho des Laurentides répon-  
dra, après lui : c'est encore la Canadienne !

La Canadienne est, sur ce sol, l'honneur de  
notre nom, la gardienne inviolable du foyer  
domestique, l'espoir de la race et un des plus  
vives lumières de sa physionomie. Plus que  
cela, elle est la sauvegarde de nos burgs et  
de nos capitales. En effet, les convents, où  
nos jeunes filles vont protéger leur foi  
comme la colombe contre les vautours, ne sont,  
ils pas, en quelque sorte, autant de paraton-  
nerres, où vont s'abattre les foudres de Dieu,  
prêt à punir son peuple !

Comme la reine jalouse de son blason, elle  
est fière du nom Canadien et de celui qui le  
porte : elle partage, avec nous, les tendresses  
de la vie commune, calme nos soucis et abrége  
nos peines. Elle comprend que si parmi ses  
devancières, apparaissent, aux confins de l'His-  
toire, Jeanne d'Arc, devant Orléans, Clothilde,  
à St Denis, la duchesse d'Aiguillon, Madame  
de la Peltrie, la sœur Marie de l'Incarnation,  
le Canadien nomme, de son côté, Bédard, Ples-  
sis, Laval et Lafontaine. Elle se souvient,  
derechef, que le Canadien maniait aussi bien,  
jadis, le hoyau et la charrue, que l'épée des  
combats, et que si, parfois, on le vit tracer dans  
la terre un obscur sillon, heureux si fut, le len-  
demain, comme ses aïeux, naguère, sous les  
drapeaux de Turenne, et de Condé, de vaincre  
ou de mourir aux côtés de Montcalm, et de  
Salaberry.

En ce beau jour de la St. Jean-Baptiste, rap-